

MADE IN

LAGOS



Osaze Amadasun

17.05.25 – 29.03.26

**Parc du musée d'ethnographie
Neuchâtel**



Made in Lagos

Sous un titre qui évoque à la fois l'ancrage territorial et les paradoxes de la globalisation (biens, services et idées sont de moins en moins consommés là où ils sont produits), cette exposition invite à découvrir Lagos, plus grande métropole d'Afrique.

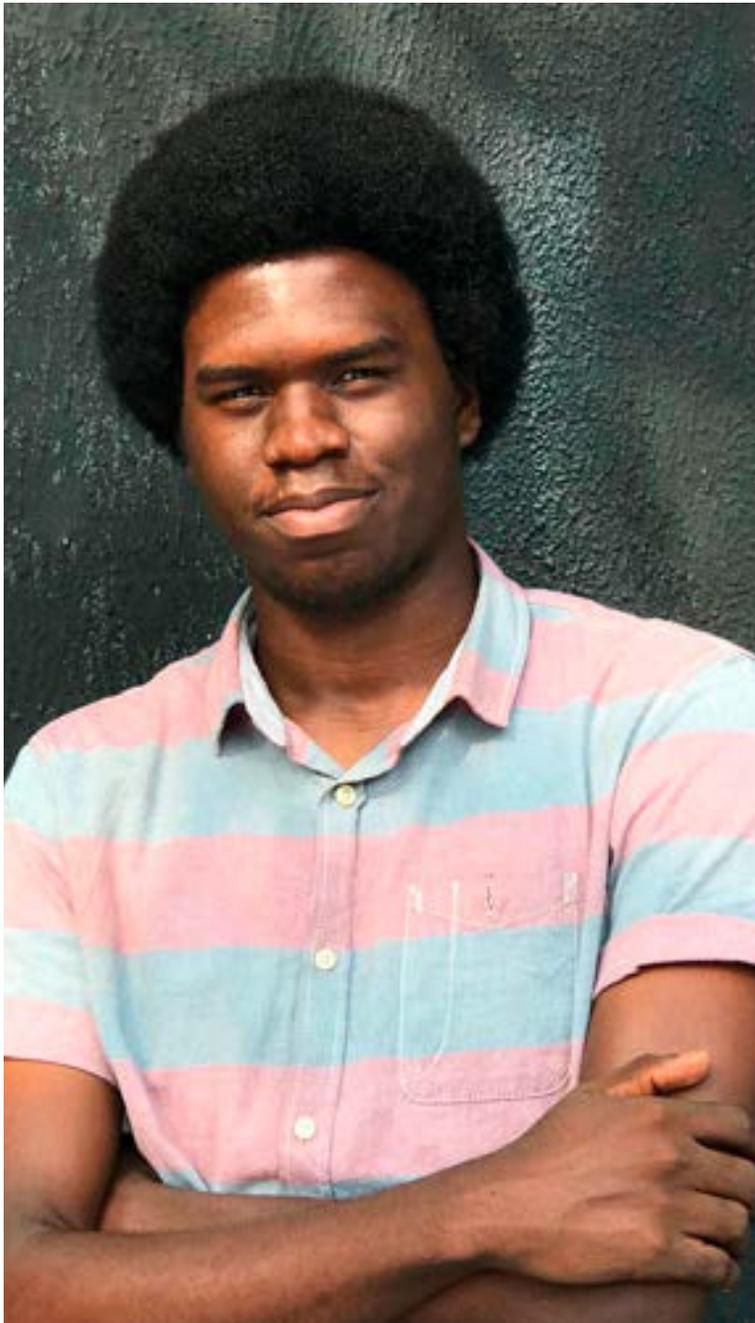
En écho à l'exposition *Cargo Cults Unlimited*, l'artiste nigérian Osaze Amadasun investit le parc du MEN avec une cinquantaine d'œuvres créées pour l'occasion. À la croisée entre dessin, peinture, graphisme et street art, elles dressent un saisissant portrait de Lagos à travers ses activités économiques. Des traders aux barbiers, de l'industrie musicale à celle du pétrole, des quartiers chics aux rues populaires, Osaze Amadasun partage son regard sur cette ville tentaculaire dont l'influence ne cesse de croître au sein des dynamiques politiques, culturelles et marchandes internationales.

En reprenant l'esthétique des minibus jaunes et noirs qui sillonnent la mégapole nigériane, le parcours s'articule autour de neuf étapes. Il navigue dans l'univers du *Big Business* (ces grandes entreprises profilées dans l'import-export, la banque et le numérique) avant d'explorer l'imbrication étroite des enjeux économiques planétaires dans la vie quotidienne des Lagotien.ne.s.

À rebours des clichés, le projet questionne notre perception de la mondialisation et assume le brouillage des catégories. La genèse de ces créations résolument « made in Lagos » s'inscrit dans un flux constant d'échanges entre l'auteur des œuvres et un groupe européen de recherche, conservation et scénographie basé en Suisse. Le propos est ponctué d'expressions en *pidgin*, le dialecte populaire nigérian qui mélange notamment anglais, yoruba, igbo, haoussa et portugais.

Biographie d'Osaze Amadasun

Osaze Amadasun est né en 1994 et a grandi à Benin City, au sud du Nigeria. Après des études en architecture à l'Université de Lagos, il donne libre cours à son talent, développant une pratique où se télescopent dessin, peinture, arts numériques, graphisme, culture pop et références aux arts de cour Edo. Son intérêt pour l'histoire et les restitutions d'objets patrimoniaux ne l'éloigne jamais du présent, sur lequel il jette un regard affûté, parfois critique mais toujours sensible. Il noue des collaborations avec des institutions publiques (Museum am Rothenbaum de Hambourg, projet de recherche international *Digital Benin...*) et des entreprises comme Facebook, Adobe, WeTransfer ou Nestlé.

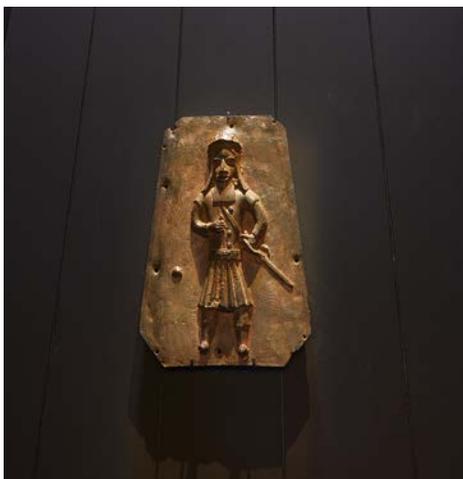


© Wale Popoola



© Deji Ayoola

Première collaboration Osaze Amadasun x MEN



La première collaboration entre Osaze Amadasun et le MEN a eu lieu en 2023 autour de l'exposition *Cargo Cults Unlimited*. Il s'agissait d'illustrer la trajectoire étonnante d'une plaque de bronze forgée au XVI^e siècle dans le royaume du Bénin, suite aux recherches en provenance menées par l'anthropologue Alice Hertzog.

Du commerce triangulaire aux spoliations nazies, en passant par la colonisation d'un des plus grands royaumes africains et le chaos monétaire allemand des années 1920, cette œuvre a traversé certaines périodes drama-

tiques de l'histoire humaine. Conservée au MEN depuis 1952, la plaque dite du « guerrier portugais » ouvre ainsi la porte à de pressantes questions de restitution et de justice post-coloniale.

Repéré suite à sa participation au projet *Digital Benin* – une plateforme qui propose une vue d'ensemble des objets royaux du Royaume du Bénin pillés à la fin du XIX^e siècle – Osaze Amadasun a semblé la personne idéale pour mettre cette histoire en images.

Tout le processus de création qui a suivi, jalonné de nombreux échanges en visio-conférence entre l'artiste et l'équipe du MEN, a permis de produire une grande frise inspirée par l'art de cour du royaume du Bénin autant que par la bande dessinée. Fidèle à sa démarche artistique, Osaze Amadasun s'est énormément renseigné, et sa passion de la recherche documentaire a permis de mettre des images sur certains points peu éclairés de l'histoire de la plaque du « guerrier portugais ».



Aperçu de l'exposition



Shuffering and schmiling



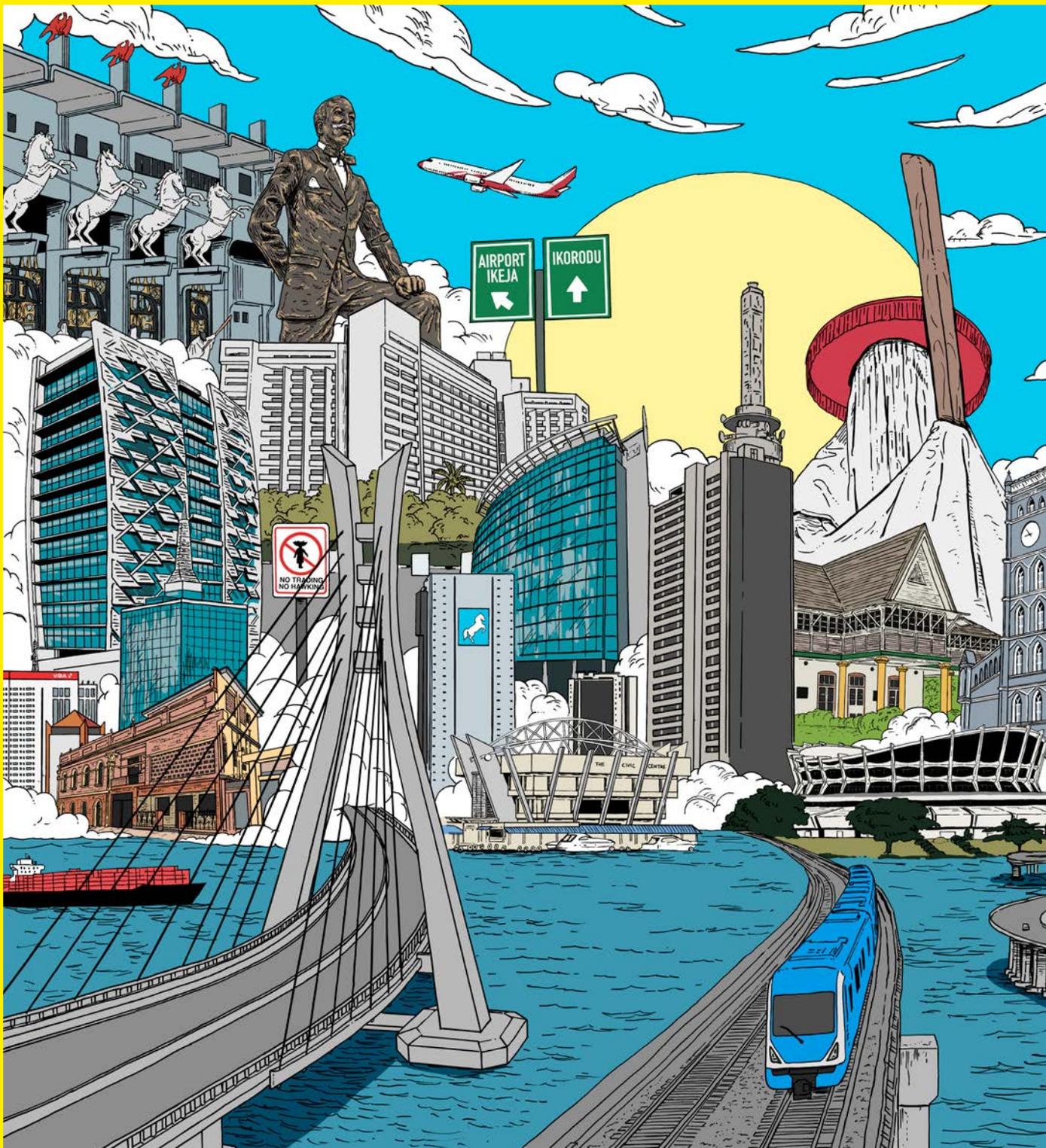
Lagos est une ville de paradoxes et de contrastes. Aujourd'hui, tous les spécialistes s'accordent à dire qu'elle est devenue la plus grande métropole d'Afrique, malgré des chiffres peu fiables. Sa population croît de manière vertigineuse depuis le 20^e siècle, passant de 30'000 à près de 17 millions d'habitants (22 en comptant l'agglomération).



Vivre à Lagos, c'est être dans un chantier permanent. Face à une poussée démographique exponentielle, la planification urbaine est un défi gigantesque pour une ville qui cherche à s'étendre entre océan, lagune et continent, sur un territoire contraignant fait de multiples îles reliées entre elles par des ponts.

Vivre à Lagos, c'est faire avec de nombreuses difficultés : les embouteillages, les black-out, les problèmes d'accès à l'eau, la corruption... C'est également faire preuve de résilience, de force de caractère et d'ingéniosité au quotidien.

Vivre à Lagos, c'est observer que les choses changent malgré tout. Depuis une quinzaine d'années, les autorités tentent par exemple de développer les transports en commun ou de favoriser les énergies durables.



This na lagos

Les villes s'imposent dans l'imaginaire collectif non seulement par leur taille, leur infrastructure, leur économie ou leur scène artistique, mais également par leur audace architecturale. On reconnaît immédiatement les plus fameuses d'entre elles à une poignée de constructions iconiques.

Dans cette course à la notoriété, les métropoles africaines sont longtemps restées en marge. Mais la situation change depuis les années 2000, comme en témoigne l'ambition de développement affichée par Lagos : construction d'ouvrages à portée emblématique (le fameux pont de Lekki), extension urbaine sur une île artificielle (Eko-Atlantic), création de quartiers d'affaires hyper modernes, rénovation du théâtre national et de l'aéroport, implantation de nouveaux musées...

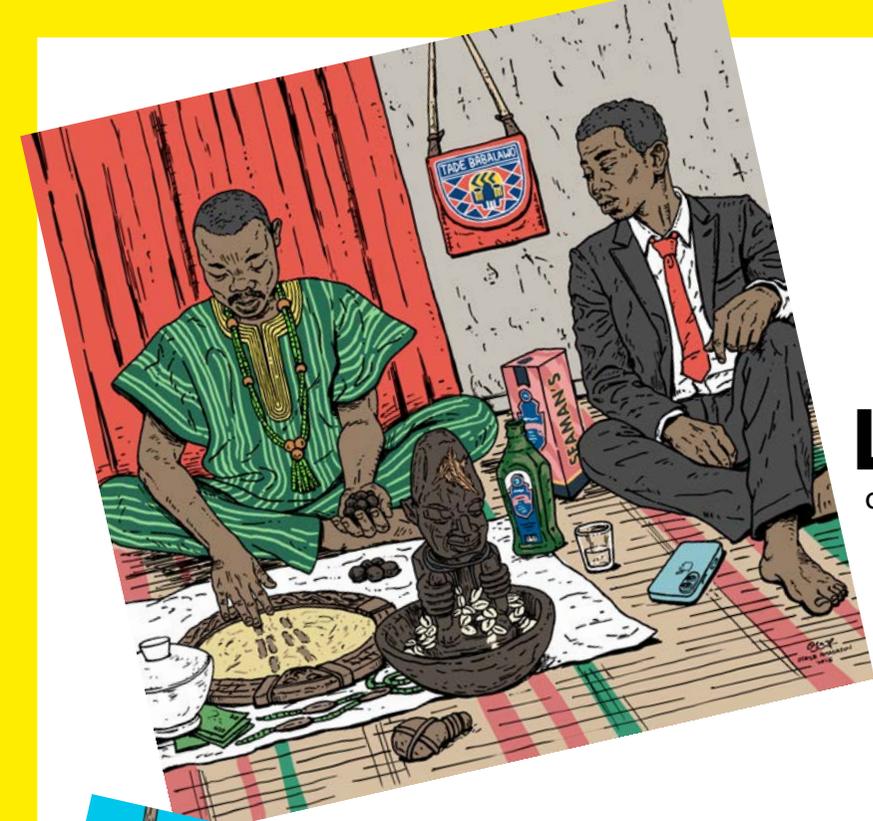
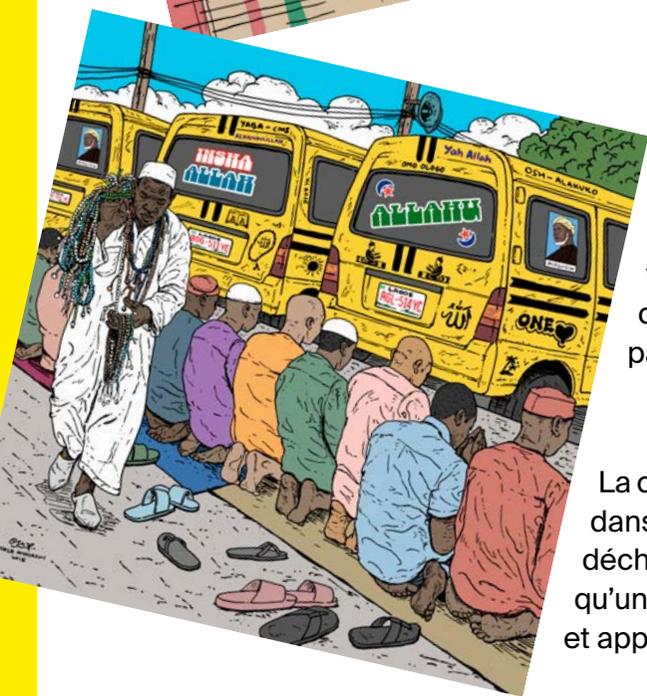
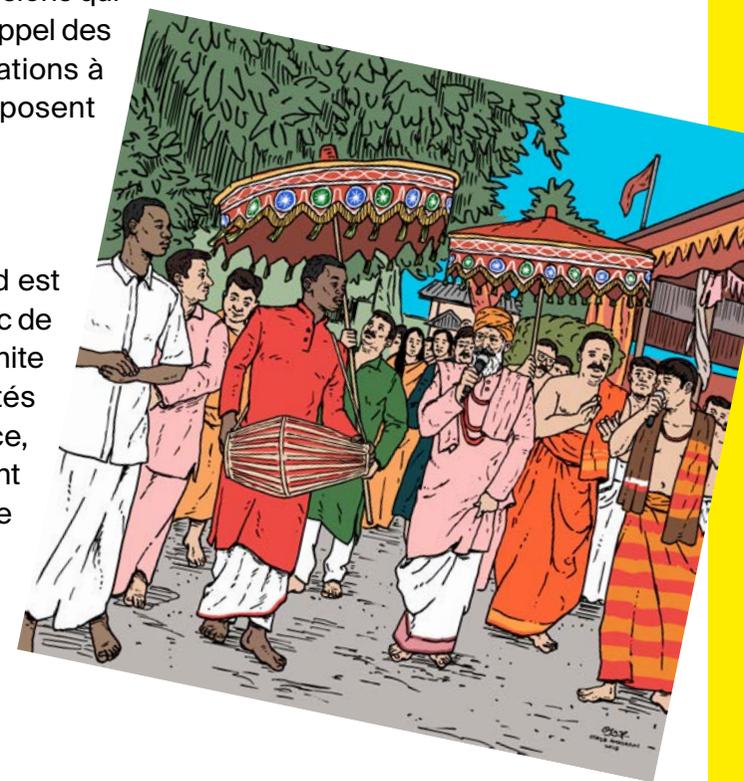
La cité, en constante évolution depuis des décennies, accélère sa mue. Elle cherche désormais à séduire les touristes, les voyageurs de commerce et les entreprises internationales. Même le quartier pauvre de Makoko, construit sur pilotis, est repensé sous un angle publicitaire, comme une sorte de Venise africaine. *Ici, c'est Lagos!*

Relax: God is in control

La religion est omniprésente à Lagos. Dans tous les milieux, à toute heure, sous toutes les formes possibles et imaginables. La ville regorge de signes qui rappellent constamment l'idée d'une force supérieure : des grandes églises aux prêches de rue, en passant par les affiches vantant le talent des prédicateurs, les extraits de textes sacrés qui ornent les bus ou encore les processions qui paralysent la circulation. La ville résonne de l'appel des cloches, des sons qui rugissent leurs invitations à la prière, des vendeurs ambulants qui proposent toutes sortes d'objets de dévotion.

Cette ferveur épouse la diversité religieuse du pays : le Nord est fortement marqué par l'islam et le Sud par le christianisme, avec de nombreux courants au sein de chaque religion. La foi ne se limite pas aux grands monothéismes. Le culte des orishas – divinités intermédiaires de la religion traditionnelle yoruba – reste vivace, tout en se mêlant aux autres pratiques. Les migrations complètent cette mosaïque, avec notamment l'introduction de l'hindouisme par une large communauté originaire du sous-continent.

La cohabitation religieuse n'est pas toujours aussi évidente ailleurs dans le pays. Depuis les années 1970, des épisodes de violence déchirent ponctuellement les communautés. La foi n'est pourtant qu'un aspect d'enjeux plus vastes, englobant politique, économie et appartenance ethnique.



Lagos s'impose désormais comme un pôle international en matière d'industries culturelles et créatives. Si la musique vient immédiatement à l'esprit – avec le succès de figures comme King Sunny Adé ou Fela Kuti dès les années 1970 et celui de Wizkid ou Burna Boy aujourd'hui –, elle n'est qu'un élément d'un *soft power* beaucoup plus étendu.



Eko for show

L'industrie du cinéma y est florissante. Après avoir conquis l'Afrique, elle s'exporte partout dans le monde grâce aux plateformes de streaming. Les défilés de mode attirent l'attention de tous les pays subsahariens, en jouant la carte d'une élégance affranchie des normes occidentales. Les foires et les galeries d'art se multiplient, bousculant les vieux réseaux de collectionneurs. De nouveaux musées consacrent une vision élargie, plus nigériane, de ce qui importe en termes d'art ou de culture.

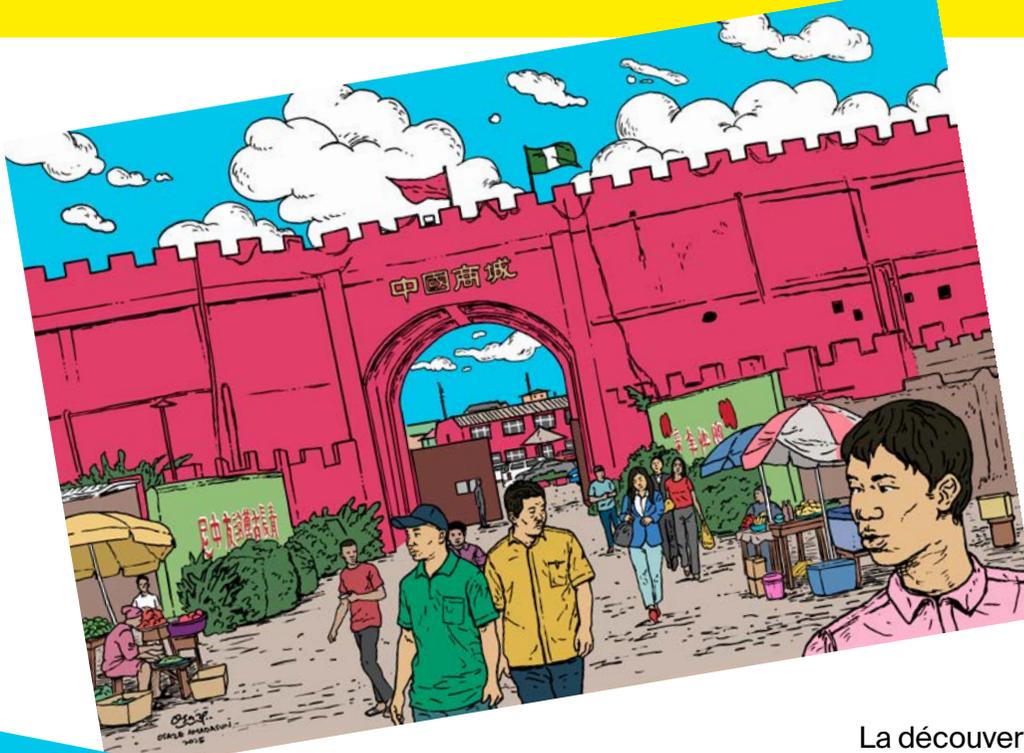
Malgré un accompagnement par les autorités publiques, la vitalité de cet écosystème créatif provient surtout de l'enrichissement des classes moyennes et supérieures, qui aspirent désormais à dicter plutôt qu'à imiter les tendances.

How much last?

Depuis plus de 400 ans, les flux de marchandises accompagnant le processus de mondialisation semblent attirés vers Lagos, port stratégique pour le commerce des esclaves, puis celui des matières premières et des biens manufacturés. À la fin du 19^e siècle, Lagos est décrite comme la « Liverpool de l'Afrique de l'Ouest ». En réalité, son économie parvient à se moderniser et à se diversifier beaucoup plus efficacement.

La découverte d'immenses gisements pétroliers à l'Est du pays, dans les années 1950, n'y est pas étrangère. Ce nouveau business permet la structuration d'entreprises bancaires et financières. Elles favorisent indirectement l'émergence d'activités en lien avec les télécommunications, l'informatique et le divertissement.

Aujourd'hui, Lagos n'est plus seulement la capitale économique du Nigeria, mais celle de tout le continent africain. Toute la ville bouillonne d'activités marchandes. Des gratte-ciels aux échoppes de quartier, des multinationales aux acteurs de l'économie informelle, des contrats chiffrés en millions de dollars aux dépenses quotidiennes, les Lagosiens sont animés d'un formidable esprit d'entreprise. Du milliardaire au vendeur de fruits et légumes, tous posent la même question : "How much last?" [quel est ton dernier prix?], afin d'amorcer l'échange et faire circuler l'argent.



Digital eko

À rebours des clichés sur l'Afrique en marge de l'Histoire et de la globalisation, les habitant.e.s de Lagos sont fortement connecté.e.s au reste du monde. À travers des parents ou des amis expatriés dans toutes les régions du globe. À travers des appareils qui leurs permettent de rester en contact intime et régulier.

Ce niveau d'interconnexion est rendu possible grâce à des entrepreneurs nigériens qui, face au désintérêt des compagnies de la Big Tech, ont su développer une offre de produits, de services et d'infrastructures adaptés aux moyens locaux, avec l'appui de sociétés chinoises.

Depuis les années 1990, le Nigeria connaît une prodigieuse accélération numérique. D'autant plus forte qu'avant l'arrivée des téléphones portables, l'accès au réseau fixe était très limité. Elle se prolonge dans les années 2010 avec l'apparition de startups et de jeunes patrons dans le vent, qui n'ambitionnent rien de moins que s'installer au firmament des technologies mondiales.



Nairametrics

La monnaie nationale du Nigeria, le *naira*, s'est longtemps échangée sous forme de billets, en grande quantité, même pour les achats importants (voiture, logement). En effet, les banques étaient peu accessibles et peu pratiques pour les épargnants.

Dans les années 2000, la Banque centrale du Nigeria décide de changer la donne et lance une politique de dématérialisation. Elle introduit massivement cartes bancaires et terminaux de paiement, les « POS ». Ces machines sont toutefois largement détournées de leur usage pour permettre des retraits en espèces. Le change est quant à lui presque totalement géré au noir par des « Aboki » (*amis* en langue haoussa). Avec une telle efficacité que même les banques utilisent leurs services.

De son côté, l'État n'utilise pas forcément sa propre monnaie. Le gros de ses revenus provient du pétrole, qui est vendu en dollars américains sur les marchés internationaux. Ce modèle basé sur l'exportation est assez curieux pour le premier producteur du continent. Il est aujourd'hui en train de changer. En 2023, l'entrepreneur Aliko Dangote ouvre en périphérie de Lagos la plus grande raffinerie monotrain du monde afin de rapatrier le travail et les retombées économiques liées à ce secteur d'activités.



Looking good is good business

Au cours des trente dernières années, l'essor d'une classe moyenne dotée de ressources financières et de temps libre a favorisé la mise en place d'une véritable industrie de la beauté.

À Lagos, les coiffeurs et instituts de beauté se multiplient. Les ventes des produits cosmétiques, extensions capillaires et faux ongles explosent. Les accessoires de mode font le succès des boutiques et camelots. Selon certaines estimations, le marché nigérian pesait 7,8 milliards de dollars américains en 2023, avec une croissance d'environ 14% chaque année. Des chiffres qui suscitent bien des convoitises...

Mais si les produits viennent en grande partie de l'étranger, leur distribution au Nigeria obéit à un modèle de proximité. Ancrées dans les communautés, les rues et les quartiers, les petites et moyennes entreprises (d'une à vingt personnes) constituent l'écrasante majorité de cette industrie.

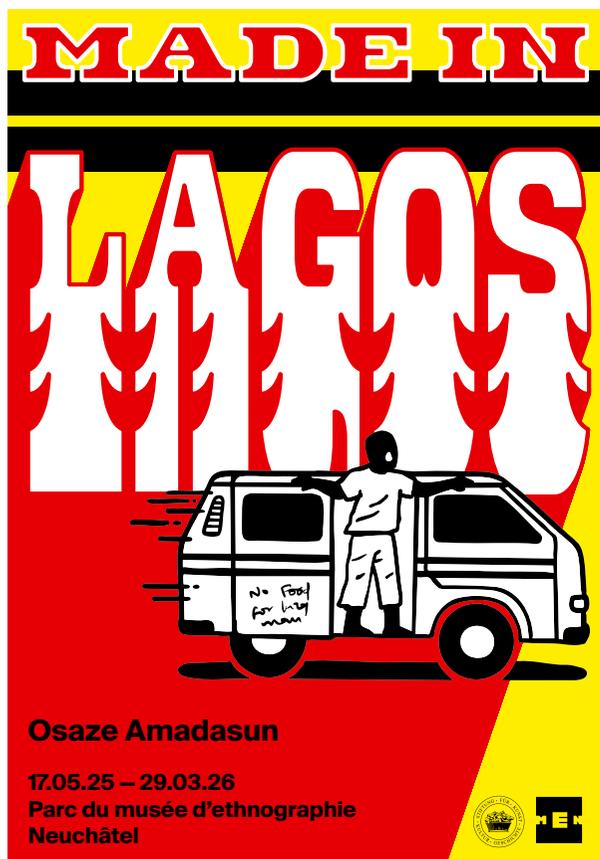


Omo eko

Le «street smart» (littéralement *intelligence de rue*) fait partie des qualités prêtées aux habitant.e.s de Lagos, qui feraient preuve de plus de vivacité, d'astuce et de débrouillardise que leurs compatriotes. Peu importe qu'il s'agisse de personnes installées de fraîche date ou originaires du lieu (« omo Eko », *enfants de Lagos*).

Au-delà des clivages et des stéréotypes, cette sélection des personnages présente des figures caractéristiques de Lagos. Toutes partagent le fait de passer une grande partie de leurs journées dans les rues de la métropole : un lieu qui peut être extrêmement intense et difficile.





Made in Lagos

exposition en plein air, gratuite
et accessible en tous temps
17.05.2025 – 29.03.2026

Contact presse

Noémie Oulevay
+41 79 342 12 65
noemie.oulevay@ne.ch

Musée d'ethnographie Neuchâtel (MEN)

4, rue Saint-Nicolas
2000 Neuchâtel

images en HD à télécharger